

Hugues Capet,
le fondateur
de la dynastie,
et son descendant
direct, Henri,
comte de Paris

en une

dix siècles d'histoire sur les épaules

Un jour, nous avons appris que le comte de Paris, descendant de François 1^{er} et d'Henri IV, lisait *Les Inrocks*. Une rencontre avec monseigneur s'imposait.

par Michel-Antoine Burnier

Monseigneur, comment se fait-il qu'un fils de saint Louis apprécie *Les Inrocks* ?

– Parce que la jeunesse m'intéresse. Bien sûr, *Les Inrocks* traitent de thèmes très virulents, ceux de l'époque. Nous lisons beaucoup de journaux, ma femme et moi, et nous en discutons souvent tard dans la nuit. Il faut sortir de la langue de bois. Elle envahit tout : on en arrive à mentir à tout le monde et tout le monde ment.

– Quand vous étiez jeune, vous aviez vu arriver le rock ?

Le comte de Paris est né en 1933, deux ans avant Elvis Presley.

– Jeune, j'appréciais les negro spirituals, les gospels, les musiques populaires et vivantes de l'Amérique. J'aime les vieilles musiques de France, celles du Pays basque, de la Bretagne, de l'Alsace mais aussi la musique arabo-andalouse... Tout ce qui touche les hommes m'intéresse. Quand c'est déstructuré, ça ne m'importe plus.

Peut-on avoir eu ce que nous appelons une jeunesse quand on descend d'Hugues Capet, de François 1^{er}, d'Henri IV, de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, puis du Régent, de Philippe Egalité et de Louis-Philippe ?

D'abord la naissance. Elle a lieu en Belgique car la famille royale, comme celle des Bonaparte, est alors frappée par les lois d'exil. Celles-ci, votées par la III^e République en 1886, interdisaient le territoire national aux chefs de familles ayant régné sur la France et à leurs fils aînés. La IV^e République les abrogea en 1950.

Henri d'Orléans, plus tard comte de Paris après la mort de son père, naquit donc au manoir d'Anjou, un gros château XIX^e siècle en bordure de Bruxelles. Le grand-père, le duc

de Guise, prétendant au trône de France, voulait que l'enfant voie le jour en terre française. Quand, de par les lois d'exil, il avait dû à son tour quitter le pays, il avait emporté dans un sac quelques poignées de « la terre aimée ». Il les partagea dans quatre coupes que l'on plaça sous les pieds du lit destiné à l'accouchement. Le petit prince vint au monde sur la terre de son virtuel royaume.

Fils aîné du Dauphin, on éleva Henri d'Orléans comme s'il devait régner un jour. Un futur prétendant ne s'appartient pas : il est né pour transmettre. Sa vie relève d'un destin.

– Quand comprenez-vous que dix siècles d'histoire vous tombent sur les épaules ?

– J'avais 5 ou 6 ans, donc peu avant la guerre. Seuls mon grand-père et mon père n'avaient pas le droit de rentrer en France. Ma mère, mes frères et sœurs et moi-même, tant que mon grand-père vivait, nous le pouvions parfaitement.

Un jour, ma mère m'a amené à Royan, on m'a hissé sur un cheval blanc – j'étais tout petit, j'avais peur – et guidé jusqu'à une foule royaliste. D'un balcon, devant un gros micro à croisillons comme dans Tintin, j'ai prononcé un discours appris par cœur. J'étais furieux : mes frères et sœurs pouvaient s'amuser avec les autres enfants, moi, je restais en représentation comme un dalaï-lama.

– Tout d'un coup, vous avez senti l'ombre et le doigt de saint Louis ?

– Cela m'est arrivé, mais bien plus tard. Au début, je trouvais cela assez normal. Mes frères et sœurs me poussaient : « Va faire ton devoir ». Ensuite, j'ai pris conscience de qui j'étais et de ce que cela représentait.

– Vous n'avez jamais pensé faire comme le prince Charles Napoléon qui a renoncé à tenir le rôle ?

– Non, cela n'a jamais été une tentation. J'ai essayé de mettre ma vie en accord avec ce que j'incarnais. En même temps, j'ai fait des études qui me plaisaient. Sciences-Po, c'était ▶

en une

"la monarchie ? Nous y sommes déjà. La V^e République est un régime où le président décide de tout"

très intéressant. Pour fuir le politiquement correct, je ne portais pas de cravate. Col roulé, jeans, veste en cuir et un numéro du journal *Tintin* dans la poche, pas *Le Monde* comme les trop bons élèves !"

Henri d'Orléans fait son service militaire, la guerre d'Algérie dont, comme tous ceux qui y ont participé, il parle peu dans son livre de souvenirs ! Puis, que peut faire un roi qui ne règne pas ? "Servir", répond-il : il s'engage pour dix ans dans l'armée. Le général de Gaulle le convoque. Tout président de la République et tout général de Gaulle qu'il est, il lui donne du monseigneur. Il veut garder le prince dans son entourage et le fait nommer au ministère de la Défense. Affecté à la coordination du renseignement, le lieutenant Henri d'Orléans possède même une carte du Sdece, le contre-espionnage.

"Vous rencontriez souvent le général ?
- J'allais tous les matins à l'Élysée remettre un document de synthèse sur les points chauds qui pouvaient concerner l'armée française. Parfois, le général me retenait pour un commentaire. Il m'invitait toujours aux chasses de Rambouillet. Lui ne chassait pas. Il arrivait pour la dernière battue. Après le déjeuner, qu'il me faisait souvent présider avec lui, il me ramenait à Paris dans sa voiture. Là, en tête à tête, il pouvait confier un tracas ou essayer une idée. Il me demandait aussi de répéter à mon père des propos qu'il me tenait.

- Que pense-t-on quand on voit de Gaulle ? Qu'il est déjà écrasant par sa taille, un volume disproportionné par rapport à la moyenne des humains ?

- Bien sûr, il y avait un côté statue du Commandeur. Mais écrasant, non ! Je le sentais malhabile dans son corps, sans l'aisance qu'il eût fallu. A son bureau face aux caméras, c'était autre chose : il dominait tout le monde. Sans parler de cette mémoire fantastique et de cette extraordinaire science historique. Personne n'était l'ami du général de Gaulle. Mais je lui portais des sentiments filiaux."

Au ministère de la Défense, Henri d'Orléans manqua assister à l'une des plus grandes catastrophes qu'aurait pu produire la guerre froide. Une nuit de 1961, raconte-t-il dans son livre,

au plus tragique de la guerre d'Algérie, un avion inconnu viole l'espace aérien sous contrôle militaire et se dirige vers Alger. On le somme de faire demi-tour. Il n'obéit pas. Les divers services de renseignements s'opposent : faut-il tirer, ne pas tirer ? Tous s'angoissent, et Henri d'Orléans avec les autres. Un attentat, un coup de Nasser, le dictateur égyptien, ou des nationalistes algériens ? Le haut commandement calme les esprits. L'avion passe au-dessus d'Alger. On ne tire pas. Il continue sa route vers le Maroc. On finit par apprendre qu'il s'agissait de l'avion de Leonid Brejnev, à l'époque chef de l'Etat soviétique, qui se rendait à une conférence internationale à Casablanca. Abattre l'avion, c'eût été risquer la guerre mondiale.

Après le ministère de la Défense et cinq ans dans la Légion étrangère,

Henri d'Orléans, à la différence de son père et de son grand-père, a toujours travaillé. Il menait à la fois une vie hors norme de dauphin puis de chef de la Maison de France, et normale de cadre supérieur au Crédit Lyonnais ou dans des sociétés d'investissements internationaux. Son mariage arrangé avec une duchesse de Wurtemberg ne tient pas. Malgré cinq enfants, il divorce, ce qui le brouille un temps avec son père. Il épouse Micaela Cousiño Quiñones de León par amour, et cela saute aux yeux encore aujourd'hui. A la mort de son père en 1999, il reprend le titre de comte de Paris. Croit-il encore que la monarchie, dans la France d'aujourd'hui ou de demain, puisse présenter un meilleur système que la République ?

"D'abord, il faut préciser. Vous parlez de monarchie, je parle de royauté. La monarchie, mais nous la vivons ! Qu'est-ce que la V^e République sinon un régime monarchique où le Président prend toutes les décisions ? Dans une royauté moderne, soit constitutionnelle et parlementaire, un Premier ministre gouverne, les Assemblées légifèrent et le roi règne. C'est le cas en Angleterre, en Espagne, en Belgique, dans l'Europe du Nord... Pourquoi régner, et comment ? Parce que le roi incarne l'identité de la nation, qu'il doit demeurer accessible à tous, qu'il ramasse en sa personne l'histoire et les racines du pays.

Il est aussi là pour tempérer les excès des uns et des autres, droite ou gauche. L'homme politique ne peut plus rêver de toute-puissance : il a un souverain au-dessus de lui."

Malgré tout, le comte de Paris n'a pas l'air de croire que le peuple pourrait l'appeler pour pacifier le pays et monter sur le trône. Dans notre histoire, la dernière occasion, dramatique, fut l'effondrement de la III^e République en mai-juin 1940. Qu'a fait le prétendant ?

"Ne pensez-vous pas que si le comte de Paris votre père s'était rendu à Londres le 18 ou le 19 juin 1940, s'il avait dit à de Gaulle : "Général, la République a failli, je continue le combat, je rétablis la royauté et je vous nomme connétable", il y aurait eu de bonnes chances pour que de Gaulle accepte ? Le général était encore royaliste à ce moment, ou en tout cas marqué par le royalisme.

- D'abord, malgré les lois d'exil, mon père voulait se battre. Le 18 juin 1940, il est encore dans la Légion étrangère. Son régiment descend de Lyon vers Marseille. Puis il rejoint le Maroc où nous avions une propriété et où son père, le duc de Guise, venait de mourir.

- Mais ensuite, il n'a pas eu l'idée d'aller voir de Gaulle à Londres ?

- Non. Je lui en ai parlé une fois et il m'a dit : "Je n'y ai pas pensé sur le moment, j'ai pensé donner ma vie pour la France." En fait, le drame, pour les princes en exil, c'est leur entourage, des factions royalistes et non pas les forces vives du pays. J'ai toujours écarté ces petits groupes qui se disputent entre eux pour mieux s'approprier le prince. Dans ma vie, j'ai veillé à rencontrer beaucoup de monde dans tous les milieux, y compris le milieu politique."

La politique ? Le comte de Paris se tient très au fait mais ne s'engage guère, du moins sur les hommes. Il admire Obama. Il voudrait que la France bouge, en perçoit les archaïsmes, pense que la crise a tout bouleversé :

"Il faut recourir à d'autres moyens..."

- C'est-à-dire ?

- Inventer l'avenir.

- Là, monseigneur, vous demandez une chose presque impossible.

Permettez que ce soit le mot de la fin. ■

1. Henri comte de Paris - *L'histoire en héritage* avec Tessa Destais (Tallandier, 2003)